

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER



NOUVELLE SÉRIE
TOME 38
ANNÉE 2007

ISSN 1146-7282

Séance du 18 juin 2007

Réception du professeur François LAFFARGUE

Discours du récipiendaire

Eloge du doyen Paul PARGUEL

Les introductions des discours des récipiendaires à cette noble instance qu'est l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier font toujours référence à l'**Emotion**, au **Trac**, à l'**Etonnement**, au **Mérite**, à la **Joie**, et à la **Gratitude**. Ce serait vain et prétentieux de ma part de vouloir y échapper, tant ces termes sont justement ressentis par le candidat.

Trac de se retrouver face à un aéropage d'hommes et de femmes érudits.

Trac, car cet instant me renvoie des années en arrière, face à un jury de concours qui, comme vous, me regardait avec bienveillance pour m'encourager, mais dont on redoute le jugement.

Emotion d'être dans cet hémicycle ayant entendu tant de discours et leçons d'hommes illustres.

Emotion et **Nostalgie** des cours, sans retour, dispensés aux étudiants dans cette salle chargée d'histoire.

Emotion enfin, car dans ces grands moments sont réunis ceux que nous estimons, ceux que nous aimons, mais dont certains manquent à l'appel et auxquels on ne peut pas ne pas penser :

Mon père qui m'a transmis la passion de la médecine, du sport et de la liberté totale de penser. Ma mère, puits sans fond d'amour, de culture et de gaieté. Mon frère artiste peintre et d'autres à qui je pense et qui sont dans mon cœur.

Etonnement et **Mérite** : étonnement lorsque le docteur Marc Jaulmes m'a dit qu'il souhaitait me présenter à vos suffrages. Le moment de cette annonce, sérieuse s'il en est, fut des plus burlesques. Jugez-en vous-mêmes et imaginez la scène : grâce aux progrès techniques, la nouvelle me parvint sur mon portable alors que j'étais juché sur une échelle en tenue de peintre, barbouillé de blanc. J'étais plus préoccupé à maintenir mon équilibre qu'à accéder à l'Académie des Sciences et Lettres. Je me souviens avoir déclaré à Monsieur Jaulmes que je ne pensais pas posséder les qualités et les mérites requis pour siéger parmi vous.

Etonnement encore plus grand lorsqu'il m'apprit, quelques semaines plus tard, que j'avais retenu vos suffrages... Grâce, me dit-il, aux travaux scientifiques effectués et surtout à l'humanisme dans l'exercice de ma profession... Je pensais, quant à moi, que l'humanisme était le minimum requis pour exercer la profession de médecin... J'en ai conclu alors qu'il était un grand avocat et que le mérite de mon élection, en fait, lui revenait. Qu'il en soit remercié !

Fierté : car quel que soit notre degré d'humilité, nous n'en sommes pas moins "homme" au fond duquel se cache toujours une pointe d'orgueil.

Joie : d'être admis aux côtés d'hommes et de femmes érudits et d'avoir le privilège d'assister à des conférences et débats remarquables, sources d'un enrichissement culturel incomparable. Après ces conférences qui se déroulent le lundi, je regrette que l'intelligence ne soit pas une maladie contagieuse.

Permettez-moi d'associer à cette joie qui est la mienne, celle de mon épouse, dont je suis épris depuis l'âge de 17 ans, que me procure mille joies dont celle d'être entouré aujourd'hui par mes trois garçons, leurs épouses et nos cinq petits-enfants.

Gratitude et Respect à tous ceux qui m'ont forgé dans ma discipline à Marseille : une attention particulière va au professeur Henri Serment, titulaire de la chaire, qui nous a quittés il y a quelques semaines. Une mention spéciale va au professeur Lucien Plana qui me fait le grand plaisir d'être parmi nous. Il m'a appris le respect du malade, la rigueur extrême dans l'exercice de ma profession, m'a donné le goût de la chirurgie et la passion de l'Oncologie gynécologique. Il compte parmi mes amis les plus chers.

J'adresse mon respect et ma gratitude au professeur Georges Durand de Montpellier qui m'a accueilli dans son service. Au professeur Jean-Louis Viala pour lequel j'ai nourri des sentiments affectueux et amicaux. C'est lui qui est venu me chercher à Marseille ! Il m'a intégré dans cette Faculté et m'a accueilli comme si j'étais son élève, je dirais même comme un fils. Quel regret qu'il ne soit pas avec nous aujourd'hui. Je n'oublie pas le professeur Daniel Grasset qui, en 1980, Président de la CME du CHU m'a accueilli avec gentillesse et bienveillance et m'a soutenu afin de pouvoir accéder au poste que j'ai occupé, qu'il soit assuré de mon estime.

Dans un tout autre registre, un grand merci au professeur François Bonnel et aux docteurs Boitard, Bouvier et Tortorici du Centre de rééducation orthopédique de Maguelonne qui m'ont permis grâce à leurs bons soins de retrouver la grande famille Homo Erectus, ce qui me permet de me tenir debout devant vous et d'être dans une posture digne pour faire l'éloge de Monsieur le professeur Paul Parguel, Doyen de la Faculté d'odontologie de Montpellier.

Monsieur le Doyen, le destin et sa triste fatalité font que vous n'avez pas goûté la joie et l'honneur qui sont les miens ce soir, d'être présenté, selon la tradition, aux membres de cette Académie.

J'ai l'honneur et la lourde responsabilité de devoir faire aujourd'hui votre éloge. J'espère être à la hauteur de la tâche qui m'est confiée, et ne pas trahir vos mérites.

Qu'il me paraissait difficile, voir insurmontable, de devoir faire votre éloge sans avoir eu le plaisir de vous connaître. La difficulté n'est pas tant de retracer la carrière du Chef d'Ecole que vous fûtes, car les documents retraçant votre parcours exceptionnel ne manquent pas. La difficulté fut de découvrir l'Homme dont la personnalité a nécessairement infléchi votre parcours et marqué de son sceau l'œuvre accomplie.

Mais après avoir côtoyé et interrogé les membres de votre famille, vos amis, vos collègues et élèves, ceux avec lesquels vous avez partagé vos joies et vos peines, vos réussites et vos difficultés, ceux avec lesquels vous vous êtes battu pour faire avancer vos idées, il s'est tissé progressivement entre nous deux, malheureusement à sens unique, une certaine intimité.

Afin d'être le plus clair possible, nous resterons académiques et présenterons successivement votre parcours, l'homme et enfin votre œuvre, conscient que ces trois étapes sont étroitement intriquées.

Le parcours

Le professeur Paul Parguel, né en Languedoc-Roussillon à Montpellier le 14 mars 1932, a ses racines en Aveyron. Dans les recueils traitant de l'étymologie des noms français, nous pouvons lire : Parguel, nom d'Occitanie, d'origine aveyronnaise, diminutif de Parguas, toponyme ayant le sens de "parc à brebis". Prononcé avec l'accent, nous ressentirions l'air vivifiant du plateau du Larzac.

Son père, Adrien, est né à Millau le 10 février 1893 dans une famille de restaurateurs comprenant 6 enfants.

Sa mère, Melle Marguerite Gely, née en 1898, fille de meunier, était, quant à elle, originaire de Roque de Sainte Marguerite dans cette sauvage et ravissante vallée de la Dourbie.

De cette union sont nés 4 enfants : Jacqueline, l'aînée, puis Jean, André et enfin le petit Pierre-Paul que tout le monde nommera par la suite Paul.

Paul est donc arrivé dans cette famille qui est loin d'être une inconnue dans la bonne ville de Montpellier.

Son père, Adrien, après avoir appris l'art culinaire auprès des meilleures toques de la capitale, fonda dès 1922 dans la région, à Pignan tout d'abord, puis à Montpellier, à la villa Montriant, l'entreprise de restauration qu'il est inutile de présenter tant elle participera à la qualité des réceptions montpellieraines. La succession de cette tradition fut prise par Jean et se perpétue depuis quatre générations.

Le nom de Parguel est également dans le cœur et la mémoire des montpelliérains, de par la figure charismatique et emblématique que fut son oncle l'abbé Paul Parguel, chanoine de la paroisse Sainte Bernadette dont il fut le fondateur. Une rue dans le quartier de la Faculté des Sciences lui est dédiée. Homme de foi et de conviction, il était un prêtre que l'on désignerait aujourd'hui de prêtre engagé. Il prit fait et cause pour ceux qui souffraient et qui étaient en danger. Il se rangea, pendant la guerre, aux côtés des résistants, ce qui lui valut d'être déporté en 1944 au camp de Neuengamme. Il écrivit à son retour un livre intitulé "*de mon presbytère aux bagnes nazis*", témoignage poignant sur les conditions inhumaines, effroyables, qu'il partagea avec ses compagnons qu'il ne cessa de soutenir de sa foi afin qu'ils ne sombrent pas.

L'abbé Parguel avait une vraie complicité avec son neveu dont il disait que c'était un enfant vivant, sérieux et réfléchi.

Pierre-Paul Parguel fit ses études primaires à l'école communale de Pignan, puis ses études secondaires au Pensionnat de l'Immaculée Conception à Béziers. Il fut un fervent adepte du scoutisme, ce qui lui permettait d'exprimer son goût pour l'effort, la nature, l'aventure et l'échange avec les autres. Il entreprit la première et la terminale, section M, au grand lycée de Montpellier. Il fut bachelier le 9 novembre

1951. Cette étape qui marque la fin de l'enfance et de l'adolescence est une période charnière, capitale pour l'avenir : *"la vie d'un homme, écrivait Malraux, est marquée par le sceau de ce qu'il a vu, fait, entendu, goûté au début de sa vie."*

C'est avec cette éducation, fortement imprégnée des valeurs de la morale chrétienne et de l'influence de deux personnalités marquantes que furent son père, symbole de travail et de réussite et son oncle, symbole de courage et de volonté, qu'il abordera les événements, conduira sa vie et construira sa carrière.

Il commença ses études à la Faculté de Médecine en 1952. Les années universitaires se succédèrent sans encombre. Il passa sa thèse en juin 1959 sous la direction du professeur Louis Bertrand, le thème *"Etude de la maladie de Fanconi"*, lui valut le prix de thèse 1959.

Ce qui marque la particularité de ses études médicales est son engagement, dès le début, pour les responsabilités collectives et sa participation, très active à la vie universitaire.

Dès 1952, il est élu secrétaire général du bureau de l'AGEM.

En 1953, il participe au 1^{er} congrès de l'UNEF à Rouen, au cours duquel il fit la connaissance et lia une amitié durable avec Guy Penne qui fut, par la suite, Doyen de la Faculté Dentaire de Paris, sénateur et conseiller à la Santé sous la présidence de François Mitterrand.

Il participe à la naissance, en temps que rédacteur, du premier journal estudiantin au nom rabelaisien : *"Rondibilis"*.

En 1955, il est élu Président de l'Office National des Etudiants en Médecine. A ce titre, il s'est employé activement au jumelage des Facultés de Médecine de Montpellier et Heidelberg. Le Doyen de l'époque, Gaston Giraud, n'y était pourtant pas favorable, estimant qu'un rapprochement entre la France et l'Allemagne pouvait choquer, si peu de temps après l'armistice. Argument recevable à l'époque, paraissant dérisoire aujourd'hui. C'est le paradoxe et le brutal contraste de l'Histoire...

Des tractations entre ces deux facultés se passèrent à la Corporation de Médecine de Strasbourg où il fit la connaissance de Mademoiselle Jocelyne Choulé.

Un an plus tard, 1956, marqua un tournant capital dans sa vie : le train allant à Heidelberg s'arrêta à Strasbourg.

D'une part les deux facultés scellèrent leur jumelage qui perdure encore de nos jours et donnera lieu, par la suite, au jumelage des deux villes ; d'autre part et surtout, Paul et Jocelyne confirmèrent leurs sentiments qui furent scellés définitivement en l'église de Strasbourg en novembre 1957.

Le père de Jocelyne, architecte de renom sur la place de Strasbourg, bâtit entre autres, le CHU de Haute-Pierre, ce qui donnera peut-être, par la suite, des idées à son gendre...

A la fin de ses études médicales, Paul Parguel se destinait, par goût, à la médecine générale. Il fit plusieurs remplacements en Alsace et dans le Cantal, à Chaudes-Aigues, dans lesquels, d'après son épouse et ses amis, il se réalisait pleinement.

A 27 ans, il se prépare à accomplir son service militaire en Algérie. Il entreprend alors au Val de Grâce une formation d'anesthésiste réanimateur.

Il rejoint l'Algérie à Noël 1960. Il est affecté au départ à l'hôpital militaire d'Alger : l'hôpital Maillot dont l'entrée principale, boulevard Pitolet, se trouvait, oh hasard de la vie ! face à la fenêtre de ma chambre.

Veillez pardonner, chers amis, l'immortelle morsure de la nostalgie qui fait que je ne peux, en cet instant, ne pas entendre le bruit de la chaîne du portique bysantin qui était abaissée à chaque passage de véhicules par un spahis en tenue rouge et blanche ; ne pas voir les murs d'enceinte blancs, peints à la chaux, ni les caroubiers et les palmiers du jardin luxuriant de cet hôpital que surplombait, dans le bleu intense d'un ciel sans nuage, la basilique de Notre-Dame d'Afrique sur le massif de la Bouzarhèa et qui allait mourir... plus bas... sur les rives de la Méditerranée.

Puis, il fut cantonné à l'hôpital mixte de Batna, dans les Aurès, où il fut confronté à la dure réalité de la guerre. Son épouse le suivit, courageusement, durant toute la durée de son service militaire en Algérie.

Il fut décoré de la croix de la valeur militaire pour, je cite : *"ses qualités professionnelles et ses compétences exceptionnelles dans sa spécialité qui ont permis d'assurer le traitement de grands blessés qui ont afflué lors des opérations "Ariège"*

A son retour en métropole, fin 1961, il s'interroge sur la poursuite de cette spécialité et change totalement de cap. Il opte alors pour la stomatologie. Il effectue sa formation et obtient son Certificat d'Etude Spéciale en 1964, à l'hôpital Saint Charles dans le service du professeur Franchebois.

Parcours professionnel

Paul Parguel mènera de front trois activités : activité libérale, activité hospitalière et universitaire.

L'activité libérale

En 1964, il intègre à Albi l'équipe du docteur Merleberale, sommité française en stomatologie et tout particulièrement en orthodontie. Il bénéficie alors des meilleures conditions pour se former dans cette nouvelle discipline. Il perfectionne sa formation par des séjours à l'étranger, notamment aux U.S.A. et au Canada.

Ce fut une période heureuse, tant sur le plan professionnel que familial, couronnée par la venue de deux enfants : Pierre-Olivier en 1967 et Marie en 1970.

De retour à Montpellier en 1970, il crée le premier cabinet d'orthodontie exclusive qui prendra en charge un grand nombre d'enfants de notre cité.

Les fonctions hospitalo-universitaires

Nous ne signalerons que les étapes et titres les plus marquants, tant ceux-ci furent abondants.

Dès 1970, il est nommé chef du département d'orthopédie dento-faciale de l'Ecole Dentaire de Montpellier.

1971 : Directeur adjoint de l'Ecole Nationale de Chirurgie Dentaire de Montpellier.

1974 : professeur 1^{er} grade à la Faculté de Chirurgie Dentaire.

1980 : il est nommé Doyen de la Faculté Dentaire de Montpellier, poste qu'il occupera durant vingt ans jusqu'à son départ en 1999.

1980 : Membre de la Commission Nationale de Première Instance pour la qualification en Orthopédie Dento-Faciale

1984 : il met en place à Montpellier le SECSMO : Certificat d'Etude Clinique Spéciale d'Orthodontie, seule spécialité reconnue en Odontologie, les autres spécialisations n'étant que des compétences.

La même année il est élu Membre du C.N.U. (Commission Nationale des Universités), Président de la 56^{ème} section.

1988 : il est élevé au grade d'officier dans l'ordre des Palmes académiques.

1990 : il est élu Vice-Président du Conseil d'Administration de l'Université Montpellier I

Sur le plan scientifique

Il est l'auteur de plus de 150 publications. Son axe de recherche, essentiellement clinique dans le domaine de l'Orthodontie, est dominé par la céphalométrie clinique et radiologique. Il participe aussi au perfectionnement de la technique de Ricketts. Cette méthode qui confère à nos écoliers le sourire de "Goldorak" pour leur assurer une denture parfaite à l'âge de la séduction.

Il organise des cours pendant dix ans sur la technique de Begg, puis il est élu Président-fondateur de la Société Française de Begg.

L'Homme

Qu'il est difficile de dépeindre la personnalité et le caractère d'un homme ! On peut le faire de façon académique, utilisant forts adjectifs et superlatifs. Par analogie avec l'art pictural, cette manière de faire aboutit, souvent, à de fort beaux portraits comme ceux de nos illustres prédécesseurs, qui ornent les salles de notre Faculté ; mais qui sont loin de dépeindre la réalité. Ils figent un moment, représentent un symbole ou une fonction mais non pas l'homme qui s'y trouve peint.

A mon sens, la mouvance et la subtilité du caractère de chacun sont plus dans les couleurs de la palette de l'artiste, que dans son œuvre une fois peinte.

C'est la raison pour laquelle, pardonnez-moi de faire ici une entorse à la tradition, j'aimerais pour le dépeindre, faire référence aux œuvres de Marc Jaulmes, médecin, artiste peintre et membre de cette Académie, qui après avoir été impressionniste, se définit lui-même comme expressionniste, abstrait et coloriste.

Certaines de ses œuvres, d'une grande profondeur, ont un fond de couleur presque uniforme. Ce fond est parsemé de taches de couleurs plus vives, donnant l'impression d'en percer la surface. Un entrelacement inextricable de traits délicats, sans ordre précis, se superposent ensuite, donnant au tableau l'illusion d'être peint en trois dimensions.

En recueillant les témoignages des uns et des autres sur Paul Parguel et par analogie aux tableaux de Marc Jaulmes, je dirais que :

Le fond de la toile est représenté par les adjectifs et locutions suivants, cités dans le désordre par les uns et les autres : fort, franc, imposant, exigeant pour lui comme pour son entourage, volontaire, paternaliste, pouvoir, grande classe, courageux dans la vie et jusqu'à ses derniers moments...

Les taches de couleurs qui contrastent sont : convivial, épicurien, bon conteur, gouaille, humour, mais aussi : pudique, solitaire voir même secret et peu bavard.

Les fins traits qui s'entremêlent représentent ses dérivatifs : lecteur de Balzac et d'histoire, tennis, croisière en bateau, jardinage, cueillette des champignons, amour des chats, fin cuisinier.

La personnalité d'un homme est une juxtaposition, sans ordre, de tous ces traits de caractères.

Le fond de la toile lui a permis de réussir sa carrière, les taches de couleurs de réussir sa vie et de donner une personnalité à son œuvre, les traits entrelacés de supporter l'énorme charge de travail et les lourdes responsabilités qui furent les siennes.

Son œuvre

Avant de la décrire, il nous faut faire une incursion dans l'Histoire de l'Art Dentaire pour deux raisons :

Son épouse m'a confié qu'un des projets qui lui tenait à cœur était d'écrire un ouvrage concernant l'Histoire de l'Art Dentaire, dès qu'il en aurait le temps. Le destin malheureux qui fut le sien, en a décidé autrement. Ce bref résumé, pâle reflet de ce qu'il aurait écrit est pour moi un devoir de mémoire.

La seconde justification s'appuie sur la citation d'Auguste Comte : *"on ne connaît bien une science que lorsqu'on en connaît son histoire"*, ce qui nous permettra de mieux mesurer l'importance de l'œuvre de Paul Parguel dans l'évolution de l'enseignement de l'odontologie à Montpellier.

La dentisterie, fille naturelle de la médecine, au même titre que les autres spécialités qu'elle engendra par la suite, ne fut jamais reconnue, voir même fut rejetée pendant longtemps par dame médecine.

Pourquoi cela, alors que la fréquence de la pathologie dentaire était bien grande et bien plus grave qu'aujourd'hui et que les maux engendrés, aux époques sans antalgiques, devaient être insupportables ?

Celse, médecin dans l'antiquité, écrit : *"le mal de dents est le pire de tous les maux à l'exception de la mort !"*.

Cette séparation entre la médecine et l'art dentaire est-elle un héritage de l'Antiquité ? Non !

Hérodote, cinq siècles avant Jésus-Christ, écrit qu'en Egypte, *"chaque médecin ne soigne qu'une seule maladie. Certains médecins soignent les yeux, d'autres les dents, le ventre ou la tête"*

En Grèce, médecins et dentistes faisaient partie, au même titre, de la caste sacerdotale des Asklepiodis et Hippocrate lui-même enseignait l'anatomie des dents et leurs pathologies.

Pendant le Moyen-Age, les travaux de l'Antiquité et des Arabes concernant la médecine, tels que ceux d'Albucassis et d'Avicenne, parviennent en France, grâce à l'archevêque de Tolède. Ils traitent tout aussi bien de la médecine que de l'art dentaire.

Paradoxalement, en apparence, c'est lorsque les premières Universités de Médecine ouvrent leurs portes, dont la toute première fut celle de Montpellier en 1220, que cesse l'enseignement de l'Art Dentaire. Les Universités de Médecine, alors de Droit canon, appliquent le principe des dogmes de l'Eglise qui interdit toute dissection et contacts humains intimes. Les bacheliers qui en sont issus après trois ans d'études, jurent qu'ils n'exerceront ni la chirurgie, ni l'art dentaire, deux disciplines indignes des médecins, qu'ils abandonnent aux barbiers.

Le barbier est un artisan, laïque, le plus souvent illettré, autorisé à ouvrir boutique pour coiffer, raser, extraire quelques dents, pratiquer quelques rudiments chirurgicaux.

Au fil des temps, devant l'attitude hautaine des médecins, une élite de Barbiers se propose de rehausser leur culture et la pratique de leur corporation. Naît ainsi à Paris la "Confrérie des chirurgiens barbiers de Saint Côme" officialisée par Saint Louis. Ils imitent la Faculté de Médecine, apprennent le latin et empruntent aux médecins leurs robes et leurs chapeaux carrés.

On distingue alors trois castes :

- les Médecins de la Faculté ;
- les Chirurgiens en robes longues de la Confrérie de Saint Côme ;
- les Barbiers encore appelés Chirurgiens en robes courtes, s'occupant des soins dentaires.

A côté de ces trois castes reconnues dans le domaine de la Santé, il faut en citer une quatrième : celle des "Arracheurs de dents ambulants".

Quelle fut à ce sujet, au XIV^e siècle, sous Philippe de Valois, l'opinion et l'influence de la Faculté de Médecine de Montpellier ?

Guy de Chauliac, qui dominait la chirurgie médiévale, écrit dans son traité général de chirurgie : *"toutes les opérations particulières que l'on fait sur les dents appartiennent aux barbiers et aux arracheurs de dents, mais il est nécessaire que les médecins et les chirurgiens en soient les directeurs"*. Mais aucun enseignement n'est cependant prodigué par la faculté de médecine.

Ce fut alors le règne des arracheurs de dents ambulants exerçant sur la place publique, sans aucune formation, hauts en couleur, précédés par des musiciens et des saltimbanques pour attirer la foule ; bonimenteurs pour masquer leur ignorance et tromper les badauds.

De cette époque sombre, qui perdura longtemps, il reste deux choses :

Un dicton *"menteur comme un arracheur de dents"*, ce qu'il faut bien dire donnera une image négative des chirurgiens dentistes, par la suite.

Le second héritage est bien plus sympathique mais peu glorieux : le personnage Laurent Mourguet, arracheur de dents à Lyon, monte un spectacle de marionnettes ; naîtra ainsi le théâtre de Guignol.

Pendant de très longues années médecins, chirurgiens et barbiers se livrent une lutte acharnée.

Les barbiers cherchent à s'élever en empiétant dans le domaine des chirurgiens, qui eux-mêmes s'efforcent d'égaler les médecins qui de leur côté veulent conserver tous leurs privilèges.

Malgré cela, en 1699, sous le règne de Louis XIV, un édit instaure le diplôme d'expert-dentiste délivré par la Faculté de Médecine. Le premier diplôme fut délivré à Montpellier par le professeur René, médecin, au sieur Jean-Etienne Frankelly. Mais cet édit ne codifie pas, pour autant, l'apprentissage de l'art dentaire, qui se fait toujours par "compagnonnage".

C'était cependant un progrès et une reconnaissance qui devait s'évanouir avec la Révolution en 1789.

Comme le dira plus tard Paul Sabatier, chimiste français et prix Nobel : *"la Révolution vint tout renverser, depuis le trône de France jusqu'à l'humble chaire de professeur et la banquette de l'étudiant"*. Au nom de la Liberté et de l'Egalité, le décret du 2 mars 1791 accorde à tous la liberté d'exercer toutes les professions, arts et métiers, sans qu'aucun diplôme ne soit exigé.

Le manque de médecins et de chirurgiens se fit alors cruellement sentir. Bonaparte, en 1803, règlemente les études de Médecine afin d'accélérer la formation. Mais une fois de plus les études dentaires sont oubliées.

Il fallut attendre 1847 pour que Salvandy, alors Ministre de l'Education sous le règne de Louis-Philippe, arrive à convaincre la Faculté de Médecine de dispenser un diplôme pour l'exercice spécifique de l'art dentaire.

Mais "bis repetita", la Révolution de 1848 qui débouche sur le Second Empire, empêche cette loi d'être promulguée.

Pendant qu'en France les turpitudes politiques désorganisent, entre autre, la profession de dentiste, il n'en est pas de même dans le "Nouveau Monde".

En 1839, à Baltimore, est inauguré le premier institut d'Odontologie, suivi rapidement de 60 autres. Bon nombre de dentistes français vont alors se former outre Atlantique. Ce modèle remarquable incite les chirurgiens dentistes à s'unir en Sociétés Savantes et Syndicats pour agir.

En 1880, sous la Troisième République, le Cercle des dentistes de Paris, mené par Charles Godon, crée, sur leurs fonds propres, la première Ecole et Institut Privé Libre de Paris. Cet exemple sera suivi en 1885 par Marseille et en 1895 par Bordeaux.

Il fallut attendre l'année 1906 pour que l'Etat s'en mêle et fasse reconnaître la nécessité d'un enseignement, dispensé sur trois ans, adapté aux exigences de la profession. Mais l'Etat ne crée aucune école dentaire publique. Elles sont toutes de statut privé.

Celles-ci se développent dans de nombreuses universités en France mais pas à Montpellier. La Faculté de Médecine de Montpellier ne s'investit pas du tout dans ce domaine puisque en 1927, elle est autorisée à dispenser l'enseignement afférant au Diplôme d'Etat de Chirurgien Dentiste, mais rien ne sera organisé.

En 1945, enfin, l'Ecole Dentaire est installée dans le sous-sol d'un pavillon de l'hôpital Saint Charles dans le service d'ORL dirigé par le professeur Terracol. Les premiers diplômes sont délivrés en 1952. Paul Parguel commençait déjà ses études de médecine.

Après maintes péripéties, en 1968, les travaux pratiques sont transférés dans des salles de l'Institut de Botanique, au "grand dam" de notre Secrétaire perpétuel, Monsieur Michel Denizot, alors Directeur de l'Institut de Botanique.

Pour organiser le Centre de Soins, les crédits n'affluent pas. A tel point qu'enseignants et étudiants se cotisent pour acheter des fauteuils dentaires afin d'installer des salles de Soins.

Ce n'est qu'en 1974 que l'Unité d'Odontologie devient, enfin, la Faculté de Chirurgie Dentaire.

Ce sont alors succédés à la Direction de l'Ecole les Professeurs de Médecine Terracol et Franchebois, puis à la direction de la Faculté les Professeurs Gourgas et enfin Parguel, élu Doyen en 1980.

Monsieur le Doyen, pour accomplir ce qui sera votre œuvre principale, vous n'avez pas perdu de temps !

Vous adressez dès 1980 un courrier aux autorités compétentes nationales et régionales soulignant la nécessité de concevoir, à Montpellier, un bâtiment adapté à l'enseignement et aux soins en Odontologie.

Vous emprunterez votre devise à l'une de celles inscrites sur les murs de la Sorbonne en 1968 : *"soyez réaliste, demandez l'impossible"*.

Nous mesurons alors la quantité de travail que vous avez fournie, la volonté, l'endurance, la force de persuasion et le sens politique qu'il vous a fallu, pour faire sortir de terre, 17 ans plus tard, soit en 1997, la Faculté d'Odontologie et le Centre de Soins Dentaires de Montpellier, sur un terrain situé au nord de notre ville.

Pour résumer cette histoire qui fut celle de la dentisterie en France et à Montpellier et à laquelle vous mettez un point final, je dirai que la Guerre de Cent ans ne fut qu'une escarmouche au regard de celle que se livrèrent médecins, chirurgiens et dentistes. Cela vous a fait dire, lors de l'inauguration de l'Institut en 1997 : *"Notre Faculté d'Odontologie joue donc le rôle de cadette des Facultés de l'Université de Montpellier I qui fête, quant à elle cette année son 7^e centenaire"*.

Cet édifice moderne, bâti sur un terrain de plus de 10.000 m², accueille chaque année plus de 500 étudiants, enseigne 7 C.E.S. et une spécialité : le Certificat d'Etude Clinique, le C.E.C.S.M.O. dont vous avez été le promoteur et le directeur à Montpellier.

A ce stade du discours, pour ne pas dépasser mon temps de parole et être rappelé à l'ordre par notre Président, je dois conclure.

Pour cela, j'emprunterai un passage du discours prononcé en votre hommage par votre élève et successeur Madame le Professeur Dominique Deville de Perrière, Président de l'Université Montpellier I : *"Pour notre communauté universitaire et Odontologique montpellieraine, il fut avant tout la personnalité qui a conduit à la naissance de notre Faculté d'Odontologie. Il a contribué à toutes les réformes qui ont fait de notre discipline une discipline médicale à part entière et de notre Centre de Soins, l'un des plus beaux services du C.H.U. Nous lui devons, grâce à sa volonté, sa pugnacité et sa vision de l'Odontologie, l'une des plus belles facultés de France"*.

Mais avant de vous quitter, Paul et Chers Amis, permettez-moi de poser une question :

Combien de circonstances a-t-il fallu pour qu'un Gynécologue, ayant commencé ses études de Médecine à la Faculté d'Alger, les ayant terminées à Marseille, ayant professé à Montpellier, quelles sommes d'évènements, dis-je, a-t-il fallu pour qu'il fasse, ce soir, votre éloge ?

C'est le fruit du "Hasard" me répondraient nos collègues scientifiques. Oui, mais est-ce aussi "Hasard", si l'avenue qui mène à la Faculté d'odontologie que vous avez conçue, a été baptisée "avenue Jean-Louis Viala" ?

Toujours le fruit du "Hasard", diraient encore les scientifiques... mais ne serait-ce pas plutôt ce soir la rencontre de trois destins ? comme auraient tendance à penser nos collègues littéraires !

Paul Parguel a emporté la réponse avec lui, le 8 septembre 2004, lorsqu'il nous a quittés.

Réponse par Marc JAULMES

Monsieur le Professeur Laffargue, et cher ami, vous avez brillamment évoqué la vie et la carrière du Doyen Paul Parguel. Si sa présence dans notre Académie n'a pas eu la durée que nous aurions tant souhaité, les témoignages de ceux qui ont eu le privilège de l'approcher, sont émouvants et convergent pour dire, comme vous venez de le faire, que Monsieur Parguel était un homme d'initiative, de talent et de cœur.

Nous avons une pensée émue et de sympathie pour Madame Parguel et sa famille. J'ai maintenant le rôle et le privilège, d'accueillir son successeur dans notre compagnie.

C'est à Marseille, Monsieur Laffargue, où, rapatrié d'Algérie, vous viviez avec votre famille depuis 1962, qu'un montpelliérain est venu vous chercher à l'Hôpital de la Conception où vous débutiez votre carrière auprès des professeurs Henri Serment et Lucien Piana, c'est à Marseille, qu'avec la complicité de ces maîtres, un Montpelliérain vous a enlevé en 1980, avec la ferme décision de vous garder dans son Service. Celui qui allait devenir votre nouveau Maître, cévenol têtu et calviniste, échappé du piétisme, homme qui savait prendre des risques et ne se trompait guère, "Appelè" qui avait fait la guerre d'Algérie et gardait pour toujours un regard de compassion sur les populations en souffrance, sur toutes formes d'injustice, ce montpelliérain était, vous venez de le nommer, le Professeur Jean-Louis Viala, Chef de Service à la Maternité. Quand celui ci avait une idée dans la tête il savait la conduire. Ainsi donc, en 1980, vous étiez assuré d'obtenir un poste d'Agrégé à Montpellier.

Homme amoureux de la mer ! Quand, en 1962, l'avion quitte définitivement pour vous les côtes bleues, découpées, de l'Algérie et échoue à Paris, vous errez dans la capitale, vous visitez les Musées, puis vous montez sur la Tour Eiffel. Et, là, votre regard ne distingue aucune mer à l'horizon, pas la moindre lame marine. Aussitôt vous quittez Paris et vous vous installez à Marseille. Et ensuite vous ne seriez jamais venu à Montpellier si Palavas – où votre bateau est toujours ancré – n'avait été si proche de votre résidence. Sportif, vous êtes ivre de vos promenades en bateau. Et l'amour de la mer est un trait fort de votre caractère. Votre mouvance est liée à un sens aigu de la liberté. "Homme libre toujours tu chériras la mer". Je ne pourrai jamais plus me réciter ce poème de Baudelaire sans vous y retrouver en miroir.

Après une période de travail intense à Montpellier, il avait été question que vous preniez un poste de Chef de Service de Gynécologie Obstétrique à Nîmes. Pour les mêmes raisons dans votre fort intérieur vous aviez décidé de le refuser et de retourner à Marseille. Mais heureusement vous avez été convoqué dans le bureau de la Maternité, par les Professeurs Durand et Viala et ils vous ont proposé de rester dans le service, à Montpellier, pour développer le travail que vous aviez si heureusement commencé. Quel bonheur ce fut pour vous !

Monsieur Durand, m'avez-vous dit "avait du bon sens ; droit comme un métronome il ne faisait jamais d'écart. Jean-Louis, à l'inverse, était généreux, enthousiaste et volontaire mais savait s'adapter aux circonstances". Comme agrégé à Montpellier, vous partageriez les tâches avec le Professeur Bernard Hédon qui

dirigera les travaux de Procréation Médicalement Assistée, en collaboration avec le Professeur Humeau. Sous la forte impulsion du Professeur Jean Louis Viala et sa passion pour toutes les techniques nouvelles, cette équipe fera naître Elodie, troisième bébé éprouvette au monde, né par ce procédé. Et cela grâce aussi à de généreuses subventions accordées par l'intervention de notre collègue en cette Académie, Monsieur Billermaz.

Quant à vous, Monsieur Laffargue, Chef de Service de Gynécologie Obstétrique A, vous avez considérablement développé le Secteur de Gynécologie chirurgicale que vos prédécesseurs avaient ouvert à la maternité quelques années plus tôt – n'oublions pas qu'au début, dans les années 50, la Gynécologie dépendait d'un Service de chirurgie générale à Saint Eloi, le Service du Professeur Joyeux !

Vous avez su donner au Service de Gynécologie de nouvelles activités. Il ne faut pas oublier que vous avez été un véritable pionnier quand vous avez eu l'audace, et l'impertinence – le mot n'était pas trop fort à l'époque – d'introduire à la maternité un secteur d'oncologie gynécologique, de cancérologie. Ce secteur a pris l'importance que l'on connaît aujourd'hui.

Vous avez su, en accord avec le Professeur Pujol, et son successeur le Professeur Dubois, réussir une collaboration entre tous les secteurs qui œuvraient à Montpellier contre le cancer. Vous avez été l'un des membres fondateurs et le coordinateur de la Fédération de Cancérologie du Centre Hospitalo Universitaire de Montpellier ; il en a été de même pour le réseau d'Oncologie du Languedoc Roussillon que vous avez présidé. L'esprit d'équipe et d'entreprise qui vous habitait, vous avez su le mettre en pratique.

Avant de parler plus précisément de votre carrière, je voudrais nommer le Professeur Cadéras de Kerleau, notre regretté collègue dans cette Académie. Plusieurs d'entre nous gardent un souvenir vivant de sa séduisante et distinguée personnalité. Si Monsieur Cadéras fut un Maître en Obstétrique pour les plus anciens d'entre nous, nous avons eu aussi le privilège d'avoir bénéficié de sa présence dans notre Académie, avec ses savantes interventions prononcées avec élégance de style.

Il me paraissait nécessaire, Monsieur Laffargue, de présenter la lignée de talents dans laquelle vous avez su inscrire votre nom et qui aujourd'hui se prolonge avec votre élève, le Professeur Pierre Ludovic Giacalone. Si cette lignée a pu poursuivre de si bons résultats c'est parce que chacun des acteurs a pris conscience que, si vous me permettez de citer un plasticien, Francis Picabia, "la seule façon d'être suivi c'est de courir plus vite que les autres". Il n'y a pas d'avancée sans cette pratique de toutes les générations. Certes cela est vrai pour les arts, les sciences et pour toute autre discipline.

Mais dans votre discipline, Monsieur Laffargue, les résultats sont là : une enquête récente de l'IPSOS menée sur les résultats du PMSI, a classé le Service de Montpellier en deuxième position en France pour la "Chirurgie-Gynécologique". Nous pouvons en être fiers. Mais surtout vous pouvez en être fier

J'en viens plus précisément à vous.

Vous êtes né le 19 juin 1941 à Alger. Votre famille a vécu dans cette ville depuis plusieurs générations. Votre père, Pierre Laffargue, fils d'un pharmacien, était Professeur d'Anatomie Pathologie et dirigeait un Laboratoire. Notre confrère, le professeur Pagés, a connu votre père et admirait sa distinction et ses qualités

professionnelles. Votre mère, comédienne de talent, a travaillé dans un théâtre à Alger, avec de nombreux acteurs et auprès d'auteurs connus, Albert Camus et Emmanuel Roblès.

En 1962, à l'indépendance, toute votre famille quitte l'Algérie.

Et c'est à Sallanches, en Haute-Savoie qu'en 1963 vous épousez Mademoiselle Elisabeth Chamoux, originaire comme vous d'Alger, où ses parents possédaient depuis plusieurs générations un magasin de sports. Rapatriés à Sallanches, les Chamoux participent à la fabrication de skis. Ils ont été les artisans des premiers skis fabriqués en matière plastique, les skis Dynastar.

Votre couple a trois garçons. L'aîné, Pascal, est chirurgien dentiste, Assistant des Hôpitaux, installé à Montpellier. Le deuxième, Richard, reçu à Supdeco, mélomane et musicien, est expert comptable et a des activités d'audit en finances des collectivités. Le troisième, Guillaume, est médecin radiologue exerçant au Centre Anticancéreux de Montpellier. Vos enfants sont brillants. Vous avez été pour eux un père attentif, et complice dans vos loisirs. Votre épouse, Elisabeth, est aimable, toujours prête à rendre service et à accueillir. Elle a été très appréciée par le personnel de votre Service dans lequel elle a travaillé 4 ans. Votre famille est un admirable modèle de cohésion. Dès votre arrivée à Montpellier, en 1980, elle a su séduire, attirer de nombreuses amitiés en ville et aussi parmi vos collègues.

Je ne peux pas parler de votre famille, sans évoquer la mémoire de votre frère aîné, Pierre, peintre de très grand talent, cruellement décédé. Vous m'avez montré ses peintures. Sans aucun doute votre frère a du ressentir cet élan qu'exprimait Van Gogh dans une lettre à Théo : "moi je veux vivre avec la passion". Sa vie a été consacrée et brûlée par la passion. Ses toiles l'expriment : J'ai été frappé par la dynamique fulgurante du geste, la force de frappe impatiente et immédiatement rattrapée par d'autres frappes ; et aussi la violence, la justesse des couleurs. Ses feuillages d'arbres sont bouleversés, bouleversant, à la manière des cyprès de Van Gogh ; ses portraits sont provocants et interrogateurs. Plusieurs galeries parisiennes, on les comprend, se sont attachées à ce beau travail.

Pour en revenir à votre carrière, votre thèse de Doctorat, soutenue en 1974, après 4 ans d'études d'anatomopathologie, pouvait laisser croire que vous alliez suivre la même carrière que votre père. Elle a pour titre: "Etude histoenzimologique et microscopie électronique de l'ovaire et des tumeurs de l'ovaire". Elle a été primée et a reçu l'imprimatur.

Malgré ces succès vous avez choisi de devenir gynécologue. Vous êtes reçu au concours d'internat de Marseille en 1967, puis vous accomplissez vos obligations militaires dans les troupes de Hautes Montagnes.

Vous êtes nommé Assistant-chef de Clinique en 1974, fonction que vous assumerez jusqu'en 1979.

Puis vous venez à Montpellier et vous êtes nommé Professeur Agrégé en octobre 1980, Puis Titulaire de Chaire en 1984 et Chef de Service en Gynécologie Obstétrique.

Parmi vos nombreuses responsabilités je citerai d'abord celles qui ont un rapport avec la cancérologie dans laquelle vous avez pris des initiatives de pointe

Président fondateur, je dis bien fondateur, et coorganisateur de la Fédération de Cancérologie du Centre Hospitalo-universitaire de Montpellier.

Membre du Bureau de la Fédération Nationale, je dis bien Nationale de Cancérologie des Centres Hospitalo-universitaires.

Président et membre FONDATEUR de la Société Française d'Oncologie Gynécologique, fonction dont l'Ecole Montpelliéraine peut être fière

Président de la Société Française de Sénologie et de pathologie mammaire.

Vice Président du Collège National des Gynécologues Obstétriciens

Membre, une fois de plus, fondateur, et Président du réseau d'Oncologie du Languedoc Roussillon.

A l'échelon européen : membre du bureau de l'ESGO (european society of gynécologie oncologic)

Et enfin vous avez assumé la direction de l'Ecole des Sages Femmes du C.H.U. de Montpellier, jusqu'en 2002.

Votre action a fortement marqué la **discipline de votre spécialité**. Vous avez eu un impact très fort dans ce combat, non seulement dans votre service mais à l'échelon local et national.

1 - Votre spécialité s'est considérablement développée dans les années 1980. S'il y avait déjà 2 spécialités, gynécologie et obstétrique, **les disciplines allaient rapidement se multiplier** : diagnostic de la souffrance fœtale, fœtopathologie, fécondation in vitro, génétique, cancérologie gynécologique et mammaire, orthogénie. Il devenait impossible à un praticien d'être performant dans toutes les disciplines. Vous avez alors obtenu qu'à l'échelon national on établisse le principe de ce que vous avez voulu que l'on appelle des SUBDISCIPLINES et que trois soient immédiatement reconnues :

- l'obstétrique avec médecine fœtale et périnatalogie ;
- la médecine de la reproduction ;
- la chirurgie et l'oncologie gynécologique.

Pour appliquer ce principe au C.H.U. de Montpellier vous avez créé la FEDERATION DE GYNECOLOGIE OBSTETRIQUE dont vous avez été le coordinateur et qui comprenait 3 services :

- le Service Obstétrique et Chirurgie Gynécologique que vous avez dirigé ;
- le Service de médecine de la Reproduction avec le Professeur Bernard Hédon ;
- et le Service de Médecine fœtale confié au Professeur Boulot.

2 - Puis vous avez voulu aussi que votre grande discipline, "obstétrique et périnatalogie" ne se résume pas à l'image restrictive de la maternité. Pour que la femme soit considérée dans sa globalité, tout âge et états physiologiques confondus. La dénomination du service sera "la femme et l'enfant" et non plus "la mère et l'enfant".

Parmi vos travaux vous avez été le premier en France à mettre en doute l'intérêt des surveillances trop intensives des cancers gynécologiques. Vous avez choqué vos confrères en publiant deux éditoriaux. Dans le premier, "A quoi sert le second look des tumeurs malignes de l'ovaire ?" vous remettez en cause cette pratique agressive qui consistait à refaire une laparotomie systématique de contrôle après la chimiothérapie. Dans le second vous posez cette brûlante question: "à quoi sert la surveillance des cancers ?". Ceci vous amène à vous pencher sur le problème : Cancer et qualité de vie, et sur la nécessité que les malades parlent aux médecins, et

que les médecins les écoutent. QUE LES MEDECINS ET QUE TOUT LE PERSONNEL HOSPITALIER SOIENT A LEUR ECOUTE. Ecouter ne veut pas dire accéder à tous les désirs. Cela veut dire être humain.

Si vos travaux ont permis de remarquables avancées il est frappant de constater que vous-même soyez toujours resté un homme d'une particulièrement grande modestie. Comme si tout coulait de source et vous n'y étiez pour rien. Labruyère, dans les "caractères" nous invite à voir que "la modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau ; elle lui donne de la force et du relief". Votre modestie donne de la force et du relief à votre mérite.

Je voudrais revenir sur l'**obstétrique**. Car l'obstétrique était aussi de votre responsabilité.. Vous étiez tout de même chef de Service de Gynécologie Obstétrique – au-delà des Subdivisions.

Il est tout de même juste de dire par exemple que vous avez été le premier en France à utiliser les Prostaglandines dans le déclenchement du travail et dans les interruptions thérapeutiques de grossesse.

Mais davantage ! Si les activités gynécologiques et oncologiques sont naturellement vécues par les malades dans un climat de souffrance ou d'inquiétude, un service d'Obstétrique serait a priori un lieu de bonheur. Malheureusement nous savons qu'il n'en est pas toujours ainsi et souvent des décisions doivent être souvent prises en extrême urgence pour sauvegarder l'intégrité de l'enfant ou protéger la mère. Par ailleurs, en obstétrique, on peut être confronté à des problèmes psychosociaux majeurs : interruptions thérapeutiques de grossesses, abandons d'enfants, naissances d'enfants handicapés, femmes en détresse, etc. "15 pour cent des accouchées font une dépression nerveuse" comme nous l'a appris Madame Molénat dans une communication récente à notre Académie. Tous ces problèmes doivent être abordés en collégialité. D'où la nécessité d'avoir une union forte entre obstétriciens et néonatalogistes, et aussi pédopsychiatres.

Je rappelle les premières assistances pédopsychiatriques et psychiatriques et le rôle de Madame le Docteur Molénat qui a su convaincre le Professeur Viala de la nécessité d'ouvrir des consultations spécialisées à la maternité. Elle fut plus tard secondée par le psychiatre Michel Dautry. Et votre élève Gemma Durand a aussi contribué à une approche psychologique éducative et éthique ; elle s'est exprimée sur "le temps de femme" dans de nombreuses publications et de remarquables ouvrages.

A propos des enfants abandonnés, ou semi abandonnés dans les familles recomposées de plus en plus nombreuses et dans lesquelles beaucoup d'enfants sont en souffrance, il m'est souvent arrivé de poser la question à des amis férus en littérature : "Aimez vous Jean-Jacques Rousseau ?" et presque toujours je recevais dans leurs réponses ce même constat: "Il a abandonné ses enfants à l'Assistance Publique !". Et aussitôt d'enchaîner sur le généreux Voltaire et l'Affaire Calas ! C'est vrai. Rousseau a abandonné ses enfants. On nommait même alors cet organisme d'Assistance avec ces horribles mots "Les Enfants Trouvés" ! Tout cela est vrai. Mais Rousseau a aussi posé les premiers fondements de la République et des contrats sociaux ! Et paradoxalement il a écrit l'Emile – Oh scandale – un traité de l'Education ! Il a même été le premier à s'opposer à l'embaillotement des nouveaux nés, première atteinte à la liberté !... Il y a plus grave certes. Mais il ne faut jamais condamner à la légère. Dans des familles en difficulté – et Dieu sait s'il y en a aujourd'hui – tout peut arriver. Et on ne connaît jamais tout.

Dans la dernière biographie de Rousseau publiée en 2004 par Raymond Trousson, l'auteur se penche en historien sur le couple Jean Jacques Rousseau et Thérèse Levasseur et il approfondit les parts de responsabilité. Dans le cloaque du Marais au XVIII^e siècle, quartier aujourd'hui devenu demeures des riches élites. Rousseau n'aurait pas eu à décider, face à l'autoritaire, misérable et impitoyable mère porteuse. Et j'en arrive à me demander si toute l'œuvre de Rousseau n'est pas construite sur un remord, sur un repentir. Un regret. Cela ferait un beau sujet de thèse. Notre époque n'a aucune leçon à donner sur des faits qui s'amplifient et prennent des formes nouvelles, imprévisibles, décuplées dans nos sociétés permissives qui brûlent les étapes.

Pour mesurer le temps, je vous livre encore un souvenir. Dans les années 50, les médecins généralistes faisaient les accouchements. Il m'est arrivé de remplacer mon père, à Ganges, et de pratiquer des accouchements à domicile et dans les campagnes, sans aucune assistance. Et ce fut un grand progrès quand au cours d'un remplacement à Anduze j'allais faire les accouchements en clinique privée à Alès. Ne plus accoucher dans les maisons mais dans des cliniques, neuves, blanches, était un luxe. Et que de progrès depuis.

Quel progrès dans le domaine de la sécurité, dans la prise charge des nouveaux-nés. Quel progrès avec l'ouverture d'un centre de néonatalogie. Certes Monsieur Cadéras avait ouvert un centre des Prématurés à la Maternité avec Mademoiselle Antoine, exigeante et perfectionniste Puéricultrice. Le professeur Hubert Bonnet a ouvert ensuite, avec Madame Montoya, à l'Hôpital Saint Charles le centre de Réanimation Néonatale, transféré aujourd'hui à l'Hôpital Arnaud de Villeneuve, avec des moyens décuplés ! Que d'épopées et de progrès en si peu de temps ! Et tout s'accélère.

Je veux terminer en évoquant la façon dont je ressens la forte personnalité de Monsieur Laffargue.

Conscient, Monsieur, de tout ce que vous avez donné dans votre métier, je veux ajouter que vous êtes un intellectuel et un attentif lecteur. Je ne suis pas étonné que vous aimiez Camus. Vous étiez fait pour l'entendre. Je me souviens que votre Maître, Jean-Louis Viala, me citait aussi Camus et pour les mêmes raisons que vous. Et par contre il ne supportait pas que je vante Jean-Paul Sartre sauf pour la pièce "les mains sales" ; parce que, au moment de la loi Weil, il était dans l'obligation d'être celui qui à Montpellier, comme le Hugo de la pièce de Sartre, s'engagerait et se salirait les mains, pour finalement une cause nécessaire et que l'on ne peut plus aujourd'hui contester ; et je vois encore, à Paris, François Perrier sur scène dans le rôle de Hugo, alors même que le rideau de théâtre commençait à tomber, crier avec force "Irrécupérable ! Irrécupérable !" Sous le regard médusé et soupçonneux du prudent Hoederrer. Montpellier aussi a connu ses Hoederrer !

Monsieur Laffargue vous appréciez en littérature Emmanuel Roblés, Pasternak, Kazantzakis, Bernard Weber ou Emmanuel Smith. L'actualité géopolitique, l'astronomie et le géo espace vous passionnent. Mélomane, vous jouez, de la guitare. Homme de tous terrains on peut dire que votre curiosité est toujours ouverte.

Vous êtes aussi un grand sportif dans de nombreuses disciplines. Tous les grands sportifs se sont un jour fracturé une jambe et vous n'avez pas échappé à cette règle ! Vous avez pratiqué le ski – nous le savons – mais aussi la voile et surtout l'aviron, la chasse sous marine en apnée, le tennis, le volley.

Certes avec Jean Giraudoux nous dirons que "le sport consiste à déléguer au corps quelques unes des plus fortes vertus de l'âme : l'énergie, l'audace, la patience". Cher ami, Je vous admire et je vous envie. D'autant plus que je n'ai jamais pratiqué de sport intensif. Et j'ai toujours supposé, ce que vous allez peut-être trouver absurde, que dans l'effort physique du sportif, ou sur de longues croisières telles que vous les pratiquez, seul l'ennui, la paresse que j'aurai pu goûter, m'aurait permis de m'abandonner à la rêverie et à la contemplation, aurait pu me sauver. Votre temps consacré au sport vous aurait-il permis de goûter ce type d'abandon ? Je n'en serais pas étonné. Les personnes sur actives sont celles qui, à l'occasion, savent le mieux se ressourcer dans cette sorte de panne. Ce n'est pas un temps perdu mais un temps dans lequel toute une vie peut se concentrer et permettre aux "hommes de vent" d'avancer. "Comme la mer le corps humain a ses marées sur lesquelles il faut bien que la pensée s'élève et redescende". a écrit André Maurois. Quand le voyage en mer est sans ride, vous avez, j'en suis sûr, le loisir de goûter le délice de ce temps vide dans lequel toute une vie peut retrouver sa force. Et pour Pascal ce temps est une "une aubaine, la marque de la transcendance". Il nous invite à un pari sur un souffle, peut être celui de l'esprit.

Monsieur Laffargue, quand le voyage en mer est sans ride et ne vous mobilise pas, vous aurez toujours le loisir d'en goûter les délices.

Vous resterez pour moi un philosophe, un homme de réflexion et de silence. Et comme l'a écrit Alain Finkelkraut : "Plus le silence est pur et plus il est habité. Plus on rumine et plus on dialogue".

Homme de dialogue, vous êtes, nous le savons bien. Et pour toutes les raisons que je viens d'évoquer, concernant votre personne et votre carrière, on peut affirmer que vous avez votre place dans notre Académie. Vous allez y goûter les fruits de l'écoute et le partage du dialogue, vous y trouverez votre bonheur.

Je me réjouis de vous accueillir aujourd'hui dans notre compagnie, et ceci dès que les mots décisifs de notre cher Président, Monsieur le Bâtonnier Bedel de Buzareigues, auront été prononcés.

Allocution de clôture

du président François BEDEL de BUZAREINGUES

Vous venez d'entendre deux beaux discours dignes tous deux des annales de notre Académie.

Mon rôle n'est pas de reprendre ce qui a été dit et bien dit. Je serai bien présomptueux de parler médecine en ce lieu.

Je veux simplement féliciter et remercier les deux orateurs.

Monsieur le Professeur Laffargue pour la fraîcheur et la spontanéité de son propos, le docteur Jaulmes pour sa hauteur de vue, sa culture, son style, en un mot pour son œuvre très littéraire.

Chez Monsieur le Professeur Laffargue, j'ai aimé le style direct et son émotion quand il a évoqué sa ville Alger la blanche.

Je l'entends encore : *"Veuillez pardonner, Chers Amis, l'immortelle morsure de la nostalgie qui fait que je ne peux, en cet instant, ne pas entendre le bruit de la chaîne du portique byzantin qui était abaissée à chaque passage de véhicules par un spahi en tenue rouge et blanche ; ne pas voir les murs d'enceinte blancs, peints à la chaux, ni les caroubiers et les palmiers du jardin luxuriant de cet hôpital que surplombait, dans le bleu intense d'un ciel sans nuage, le massif de la Bouzarhèa et la basilique de Notre Dame d'Afrique et qui allait mourir... en bas... sur les rives de la Méditerranée"*.

Chez le docteur Jaulmes, non seulement médecin mais remarquable artiste, j'ai apprécié sa référence constante à l'art, à la peinture qui est sa passion ou sa seconde nature, son évocation de Van Gogh, son rappel de la lettre à Théo, son éloge du frère du récipiendaire, artiste de talent qui peignait à sa manière les cyprès de Van Gogh, son émotion quand il évoque l'harmonieux *"mi-couché"* aux couleurs chaudes de Gachet, *"la femme algérienne"* de Frailong et *"la porte du musée de Bardot"* par Saraillon.

Vos deux discours, Messieurs, ont charmé et captivé votre auditoire.

Monsieur le Professeur Laffargue, vous allez occuper le XXVIII^{ème} fauteuil de la section de médecine dont étaient titulaires avant vous Messieurs les Doyens Parguel et Solassol.

C'est un très grand et très beau fauteuil créé en 1897 pour un très grand médecin, le Professeur Emmanuel Hédon qui l'a occupé de 1897 à 1919 soit pendant 22 ans.

Qui était Emmanuel Hédon ?

Je cite deux grands témoins.

Je cite notre confrère Pierre Izarn qui occupe le XVIII^e fauteuil de la section de médecine :

"Les pionniers de la transfusion sanguine à Montpellier, au début du XX^e, ont été Emmanuel Hédon, titulaire de la chaire de physiologie à la Faculté de médecine, et Emile Jeanbrau (1853-1950), qui fut nommé agrégé de chirurgie et chargé de cours d'urologie en 1906."

En 1902, Hédon démontre par des expériences faites sur des chiens et des lapins que *“la transfusion de globules rouges purs débarrassés du sérum par des lavages à l’eau salée restaure et sauve les animaux après les hémorragies mortelles, dans les cas où la transfusion du sérum artificiel échouerait”*. Les globules rouges étaient obtenus à partir de sang défibriné et mis en suspension dans une solution saline isotonique. Il était démontré que la cause principale de la réanimation est l’apport de globules rouges qui relèvent immédiatement la fonction respiratoire et en particulier l’oxygénation des centres nerveux”.

Je cite également notre confrère, Monsieur le Doyen Jacques Mirouze qui occupait avant son décès en 1985 le XXIII^e fauteuil de la section médecine : *“Il faut attendre les recherches exemplaires d’Emmanuel Hédon, de Montpellier, qui contribua très grandement à élargir nos connaissances sur ce sujet et prépara ainsi la voie qui devait aboutir à la découverte de l’insuline en 1921 par l’équipe canadienne de Toronto, Mac Leod, Banting et Best. La contribution d’Emmanuel Hédon est considérable, à l’époque où, lorsqu’il était encore jeune professeur agrégé, on ignorait totalement le rôle de la fonction endocrinienne du pancréas. L’œuvre de Hédon concerne à la fois la physiologie, la médecine et les techniques opératoires.*

La pancréatectomie totale chez le chien est difficile, et le mérite de Hédon est de l’avoir parfaitement codifiée en quelques années. Deux difficultés se présentent dans l’exécution de la pancréatectomie totale : l’une et l’autre rendent la réussite de l’opération aléatoire.

“Au début du siècle, l’œuvre d’Emmanuel Hédon est capitale dans la connaissance du diabète sucré, de sa dépendance insulinique et de sa parfaite compensation par apports exogènes de l’hormone. Elle a aussi largement contribué à une meilleure connaissance physiologique du phénomène de sécrétion interne qui commençait à peine à être évoqué sur des arguments peu fiables. Pour toutes ces raisons, Hédon peut être considéré comme un précurseur de l’endocrinologie moderne, tout particulièrement de celle du pancréas endocrine et de son rôle dans le métabolisme des sucres.

Il a montré qu’en maîtrisant une technique opératoire, la pancréatectomie et/ou les anastomoses vasculaires, il était possible d’argumenter excellemment divers processus physiologiques ou pathologiques métaboliques. En alliant l’art chirurgical et les connaissances biologiques, Emmanuel Hédon réussissait au cours d’une longue carrière professorale de quarante années à régler un problème en suspens depuis plusieurs siècles, celui de l’explication physiopathologique du diabète sucré”.

Ces témoignages de grands témoins sur le premier titulaire du fauteuil que vous allez occuper rejoignent l’aquarelle de Lelée, conservée au laboratoire de physiologie de la Faculté de Médecine de Montpellier reproduisant le Professeur Emmanuel Hédon dans son laboratoire de l’Institut de biologie donnant sur la rue Cardinal de Cabrières, avec, à ses pieds, le chien Zygomar, dépancréaté miraculeusement sauvé par l’éminent praticien et dont le nom est passé à la postérité.

Cela pour dire que les académiciens de notre Académie en vous élisant à ce fauteuil ont reconnu vos mérites et votre compétence et attendent beaucoup de vous.

Nous savons par M. Jaulmes qui a été un excellent avocat de votre cause que vous êtes digne de vos prédécesseurs :

le Doyen Paul Parguel dont vous avez prononcé brillamment l'éloge,
le Doyen Claude Solassol,
le Professeur André Levy,
le Professeur Marcel Carrieu,
et enfin, le Professeur Emmanuel Hédon pour lequel a été créé ce siège en 1897.

Assisté en cette belle circonstance par le docteur Marc Jaulmes et par Monsieur le Secrétaire Perpétuel Michel Denizot, je vous invite à prendre place en notre Académie au XXVIII^e fauteuil pour y occuper la place laissée vacante par le décès de notre regretté confrère, Monsieur le Doyen Paul Parguel.